

## RACES OVINES

## Un patrimoine et une

**Parmi les ressources animales pourvoyeuses de denrées carnées, l'ovin est le plus prisé en Algérie. Il l'est aussi pour sa laine, malgré le déclin de la production nationale.**

Plus qu'une valeur économique et commerciale, le bélier algérien a longtemps accompagné les finances des Algériens. Son effigie était, en fait, portée sur plusieurs pièces et billets de banque. Malheureusement, force est de constater qu'aujourd'hui certaines races, véritable patrimoine, paissent près du gouffre.

Au vu des dangers d'extinction qui menacent le patrimoine naturel algérien, aussi bien animal que végétal, la protection des races ovines algériennes doit interpeller les hautes autorités du pays. Surtout lorsqu'on sait que l'Algérie est un pays connu, de par sa tradition, pour sa vocation dans l'élevage ovin. En effet, cer-

**La Ouled Djellal qui constitue le plus grand nombre de l'ensemble du cheptel ovin national n'est, à ce jour, pas totalement standardisée. Standard qui devrait lui conférer un authentique statut international. C'est dire qu'en Algérie, contrairement à d'autres pays, les groupes de races et leurs effectifs ne sont pas encore déterminés avec précision.**

taines races sont en nette régression alors que d'autres sont carrément en voie de disparition. C'est le cas de la plus ancienne race ovine algérienne, qui se répandait le long de l'Atlas tellien, en l'occurrence la Berbère surnommée aussi Azoulai pour la particularité de sa toison dont l'aspect est blanchâtre et qui offre une laine brillante et mécheuse. Le mouton de cette race autochtone est aujourd'hui en voie d'extinction. Le constat est aussi alarmant pour les races qui, jusque-là, maintenaient un chiffre stable du cheptel ovin national.

En effet, l'effectif de la race Hamra, appelée communément Beni Ighil, est de moins en moins nombreux à travers les plateaux steppiques de l'Ouest algérien, d'où elle est originaire. Même au sud du pays, la menace pèse sur la Barbarine, une race locale dont la lignée est originaire d'Asie centrale. En fait, ce mouton, qui fut introduit en Numidie par les Phéniciens durant le 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., et qui constitue aujourd'hui la principale race ovine en Tunisie, s'est accommodé au fil des temps des vastes ergs du Sud-est algérien grâce à son acquisition d'une morphologie trapue avec une queue grasse, ce qui d'ailleurs le distingue de son ancêtre. Malheureusement, pour l'écotype algérien de cette race, il ne reste qu'un petit contingent dans son fief, la région de Oued Souf en l'occurrence. Alors qu'un des principes du pastoralisme dicte que pour qu'une race soit dite locale, il faudrait qu'au moins 40% de son effectif ait un lien avec un territoire bien déterminé. Au même moment, pas moins de dix écotypes de la Barbarine ont été identifiés en Tunisie et sont depuis répertoriés génétiquement.

Pis encore, pour les races les plus connues en Algérie, les normes génotypiques, voire même phénotypiques ne sont pas entièrement définies. La Ouled Djellal qui constitue le plus grand nombre de l'ensemble du cheptel ovin national n'est, à ce jour, pas totalement standardisée. Standard qui devrait lui conférer un authentique statut international. C'est dire qu'en Algérie, contrairement à d'autres

pays, les groupes de races et leurs effectifs ne sont pas encore déterminés avec précision. En témoigne le grand écart des nombres avancés par les différents chercheurs et autres sources.

En France, par exemple, pays qui compte plus de cinquante races ovines, une vingtaine parmi elles sont classées par le Centre français des ressources génétiques dans la liste des races en danger et donc à préserver. Dites de conservatoire, ces différentes catégories d'ovides ont un intérêt pratique mais aussi agro-social. Ce pays qui préserve ses traditions agro-pastorales, ancestrales, ceci malgré la forte industrialisation de ses fermes et centres d'élevage, incite les grands herbagers et autres pasteurs à exploiter certaines races, telles que la Tarasconnaise et la Rouge du Roussillon, selon l'aptitude et la performance zootechnique intéressante. Il faut dire aussi que dans plusieurs pays, l'introduction des NTIC dans la gestion des élevages et la transhumance du cheptel a beaucoup

contribué dans la préservation du patrimoine naturel et génétique de l'ensemble de leurs parcs animaliers. Chez d'autres nations, c'est même le grand palais qui veille sur la préservation des races, comme c'est le cas de l'espèce équine dans le Royaume-Uni où le pedigree du cheval Thoroughbred est, en plus de sa noblesse, considéré comme patrimoine exceptionnel pour la royauté et pour la nation. Par conséquent, il va sans dire que pour éviter la perte de notre patrimoine génétique animal ainsi que la préservation des groupes ethniques des animaux vivant en Algérie, un travail pour définir le standard des espèces autochtones doit être entrepris en urgence. D'ailleurs, c'est ce qu'a recommandé le directeur général de l'Institut national de la recherche agromatique d'Algérie (INRAA), lors du dernier atelier national sur la valorisation des races animales, notamment celles dites de rente. Ceci, avait-il indiqué, pour qu'elles soient identifiées et reconnues, au niveau national et international, en tant que telles, mais aussi et surtout pour conserver les droits de propriété des races algériennes, véritables ressources génétiques nationales.

### L'ovin : ce pourvoyeur de viande, de cuir et de laine

Pour revenir à nos moutons, d'après les statistiques officielles, l'Algérie compte entre 23 et 25 millions de têtes d'ovins. Elles sont réparties essentiellement entre quatre races principales, à savoir Ouled Djellal, Hamra, Rembi et D'men. Le reste est constitué de trois autres races qui sont pour le moins secondaires. Il s'agit de la Berbère, la Barbarine et la Targuia ou Sidaho, une variante ovine à poils, élevée à l'extrême sud du pays. Cependant, selon des experts, ces races auraient une forte hétérogénéité génotypique puisque des croisements se sont faits entre elles, ceci à la faveur des nouvelles voies rurales, notamment les axes routiers qui ont vu le jour au niveau des Hauts-Plateaux. Cela a naturellement permis une

interconnexion entre les parcours steppiques de l'est et de l'ouest de l'Algérie, mais aussi entre les éleveurs et les nomades des différentes régions du pays qui étaient, il n'y a pas si longtemps, bridés par les barrières du relief et de la distance ainsi que par les moyens du transport de bétail. Par conséquent, même si les caractères phénotypiques permettent de distinguer chaque race, néanmoins une enquête, en cours de finalisation, relève qu'une partie du cheptel ovin serait constituée d'un mélange entre les principales variétés ovines de l'Algérie et même celles des pays voisins, introduites à travers les frontières (voir fig). Ainsi, il n'est pas étonnant aujourd'hui de trouver un troupeau de moutons Hamra du côté de Tébessa ou celui de Taâdhmit du côté de Mecheria. Par ailleurs, d'autres lignées qui, jusqu'à présent, ne sont pas encore identifiées génétiquement, terminent le total du cheptel national ovin. On peut citer, entre autres, le Laroui, mouton aux cornes spiralées, surnommé mouflon du Djebel Amour ou encore le mouton de la race Taâdhmit. Ce dernier, qui demeure confiné au sud des monts des Ouled Nail, est défini par des études comme étant issu d'un croisement, datant du XVII<sup>e</sup> siècle, entre la Hamra et le Mérinos, une race originaire d'Espagne, alors que certains spécialistes prétendent que c'est plutôt le mouton Ouled Djellal qui a été croisé avec la brebis Mérinos. En tout cas, ce qui est sûr, c'est grâce au «sang» d'une race algérienne, exportée par les Français durant la période coloniale vers l'Australie, que ce dernier pays est devenu le premier producteur de viande ovine au monde. Certaines sources avancent même que c'est à partir de la laine du mouton Taâdhmit que les premiers tissus prince de Galles ont été tissés. Cela démontre a fortiori que les races ovines de l'Algérie ont un intérêt élevé dans l'industrie bouchère et textile, deux secteurs qui tardent à redémarrer au niveau national, sans évoquer, bien sûr, le lait de brebis, presque méconnu par les Algériens, que l'on pourrait collecter du cheptel ovin puisque 60% de cet effectif est constitué de femelles.

Sur ce plan, puisque le gouvernement vient de proclamer que la priorité du programme quinquennal 2014-2019 va à l'agriculture, il y a lieu de noter que la filière ovine pourrait contribuer à l'essor de l'économie nationale, actuellement en repli. Et puisque la population algérienne rurale a tendance à s'urbaniser, il est donc clair que la promotion de l'élevage, à travers toutes les régions agro-pastorales de l'arrière-pays sera non seulement une

**Cela démontre a fortiori que les races ovines de l'Algérie ont un intérêt élevé dans l'industrie bouchère et textile, deux secteurs qui tardent à redémarrer au niveau national, sans évoquer, bien sûr, le lait de brebis, presque méconnu par les Algériens, que l'on pourrait collecter du cheptel ovin puisque 60% de cet effectif est constitué de femelles.**

valeur ajoutée dans le PIB mais beaucoup plus un frein à l'exode rural qui, faut-il le souligner encore une fois, a chamboulé les cartes de tous les autres secteurs. Car, selon plusieurs socio-économistes, l'élevage ovin devrait occuper les premières loges de la sphère productive nationale, pourvu qu'il soit intelligemment exploité. Sur ce point, il convient à juste titre de signaler que des pays considérés comme grands producteurs et exportateurs de bétail et de viande ovine de par la diversité de leurs races, comme l'Uruguay et la

Par Kebbabs Salim<sup>(\*)</sup>  
kebbabsalim@yahoo.fr

Nouvelle-Zélande, et qui sont paradoxalement petits en superficie, ont un cheptel ovin trois fois plus important par rapport au nombre de leurs populations ; ce qui n'est pas le cas pour l'Algérie, pays agropastoral par excellence mais qui a inopportunément sombré dans ses hydrocarbures, depuis qu'il s'est détaché de sa ressource ancestrale.

Au regard de ce contexte et au vu de la diversité des races ovines que compte l'Algérie, on peut citer celles qui sont les plus intéressantes productivement. A commencer par la Hamra dont la viande a les meilleures qualités organoleptiques et gustatives au Maghreb. Cette dernière pourrait être exploitée sur le marché international des viandes ; bien évidemment, une fois les besoins nationaux satisfaits. En second lieu, il y a la race Ouled Djellal. Indétrônable, cette dernière n'arrête pas de susciter, au plan international, l'intérêt des experts puisqu'ils vont jusqu'à la classer parmi les meilleures au monde, ceci au vu de ses multiples performances. A titre d'information, la Ouled Djellal, dite race arabe blanche, est la seule race ovine au monde qui présente une résistance «naturelle» à la fièvre charbonneuse, une redoutable épizootie qui touche particulièrement les ruminants et qui est beaucoup plus redoutable que la fièvre aphteuse. La rusticité de cette race a d'ailleurs été mise en évidence, dès les années soixante, par le maître de l'agropastoralisme algérien, le regretté Rabah Chellig.

De son côté, le D<sup>r</sup> N. Soltani note, dans une de ses études sur l'espèce ovine, que le mouton Ouled Djellal demeure le plus adapté aux parcours steppiques et donc au mode extensif et au nomadisme, qui sont par ailleurs les plus productifs dans cette filière, en Algérie. Idem pour la Rembi, une race de la région de Tiaret qui prend la cote et serait la seconde race en termes d'effectifs, détrônant ces dernières années la Hamra sur sa vaste aire de pâture à l'extrême Ouest algérien. En fait, le mouton Rembi bercé entre le Sersou et les monts de l'Ouarsenis, facilement reconnaissable à sa tête brun acajou, dépasse en termes de gabarit son congénère Ouled Djellal. C'est donc en toute logique que de plus en plus d'ingénieurs agronomes désapprouvent ces derniers temps la réputation acquise par la race Ouled Djellal puisque, selon eux, celle-ci a fini par éclipser les autres races, toutes autant performantes mais rarement évo-

quées. Enfin, reste la race D'men de la région présaharienne du Sud-Ouest maghrébin. Précoce, la brebis D'men est la plus prolifératrice parmi toutes les autres races, puisqu'elle peut donner jusqu'à 4 agneaux avec à la clé deux agnelages par an. Cette race, typiquement reproductrice, mérite elle aussi une place sur le podium de la production nationale de bétail. Ceci même si, par ailleurs, le P<sup>r</sup> Rabah Chellig remarque que la qualité de la viande du mouton D'men est médiocre puisque dure lors de la mastication.